

SCIENCES DU LANGAGE
CARREFOURS ET POINTS DE VUE

FRÉDÉRIC TORTERAT

APPROCHES
GRAMMATICALES
CONTEMPORAINES
CONSTRUCTIONS ET OPÉRATIONS

ACADEMIA



BRUYLANT



Approches grammaticales contemporaines

Constructions et opérations

Sciences du langage: Carrefours et points de vue

Collection dirigée par Irène Fenoglio
(CNRS, Paris, ITEM/Ens d'Ulm)

La collection « Sciences du langage: Carrefours et points de vue » accueille tout ouvrage offrant au lecteur une confrontation entre divers points de vue sur une même question ou notion, un même auteur, une même œuvre dans le domaine de la linguistique et des sciences du langage. Elle s'adresse aux spécialistes (étudiants, enseignants, chercheurs) comme à tout lecteur curieux de la façon dont différentes approches permettent, par la discussion, une avancée des connaissances sur le langage et les faits de langue.

- 1) Frédéric TORTERAT, *Approches grammaticales contemporaines. Constructions et opérations*, 2010.
- 2) Nadège LECHEVREL, *Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique*, 2010.
- 3) Émilie BRUNET et Rudolf MAHRER, *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des « Problèmes de linguistique générale »*, 2010.



**Approches grammaticales
contemporaines**
Constructions et opérations

Frédéric TORTERAT

Sciences du langage :
Carrefours et points de vue | n° 1

ACADEMIA
A ||| B
BRUYLANT

Couverture: www.loasis-studio.com
Mise en page : CW Design

D/2010/4910/37

ISBN : 978-2-87209-995-5

© **Bruylant-Academia s.a.**
Grand'Place, 29
B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays sans l'autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.
Imprimé en Belgique.

www.academia-bruylant.be

Préambule

Dans un autre préambule que celui-ci, qu'il place en tête de ses *Principes de grammaire générale* (1815), Silvestre de Saci parle des composantes de la grammaire à prendre en compte pour l'analyse. Peu après, l'auteur suggère d'établir des liens entre les « diverses branches » concernées, auxquelles il recommande en outre de se familiariser à l'appui de quelques principes. Même si les « éléments du discours » que convoque Saci ne correspondent qu'en partie aux éléments discursifs tels que nous les entendons ici, cette diversité, qui paraît d'après lui caractériser toute grammaire *générale*, ainsi que la possibilité d'en unifier les domaines, sont à bien des égards communes aux approches grammaticales qui nous sont contemporaines.

Celles-ci sont plus ou moins unificatrices : quand elles sont envisagées principalement comme telles, elles permettent d'aborder à la fois des combinaisons phonologiques, des positions topologiques, des constructions et des opérations. Par ailleurs, elles s'avèrent variablement discursivistes, en ce qu'en plus de ces données, elles intègrent la répartition thème-rhème, certaines caractéristiques des productions primaires, mais aussi des données contextuelles (comme la déixis, les points de vue représentés, ou encore les conditions matérielles de production discursive). Or, compte tenu que le *discours* renvoie à la fois aux interventions verbales et au contexte de leur production, celui-ci rassemble des ressources multiples que les approches grammaticales ne s'approprient et ne commentent généralement qu'en partie. De plus, un élément discursif est produit ou produisible (en ceci qu'il ne se matérialise pas forcément), et il a plus ou moins la capacité de contribuer à la structuration de la chaîne. Autant dire qu'il n'est pas des plus faciles de rendre compte de toutes ces indications simultanément, ce qui explique l'existence de plusieurs types d'approches méthodologiques.

Dans ces termes, et pour reprendre une expression répandue en sciences de l'homme et de la société, c'est précisément ce « travail du

6 Approches grammaticales contemporaines

lien» que tente de faire cet ouvrage, lequel donne un aperçu des démarches méthodologiques pratiquées dans quelques grammaires contemporaines. La linguistique s'étant pour le moins diversifiée ces dernières années, elle suppose qu'on soit en mesure de formuler des rapprochements, pourvu que cette ouverture ne se réduise pas, comme l'a rappelé Henning Nølke lors d'une intervention plénière au premier *Congrès Mondial de Linguistique Française* (Paris, 2008), à un «éclectisme sot». Plusieurs éléments de réponse à cette préoccupation ayant déjà été apportés par les épistémologues, les pages qui suivent n'ambitionnent que d'y faire de courtes allusions.

La présente contribution consiste en particulier à porter un regard sur les manières dont quelques-unes des principales grammaires contemporaines établissent des rapports entre constructions et opérations, tout en répartissant leurs efforts dans un cadre plus ou moins abouti. Ces dernières sont donc ici abordées à travers les pratiques descriptives qui les caractérisent et quelques exemplifications, notre objectif étant d'en relever, pour reprendre la formule de Croft, certaines opportunités méthodologiques. Il s'agit, en outre, de montrer en quoi de nombreuses démarches descriptives, même quand elles se déclarent *syntagmatiques*, insistent peut-être autant sur la (sous-)catégorisation des syntagmes, que sur la spécification des éléments discursifs qui les parcourent, ce qui implique de prendre en compte plusieurs cadres d'analyse. Les traitements concernés inscrivent d'ailleurs ces éléments, pour une partie d'entre eux, dans des formes de textualité, des genres textuels, des *relations rhétoriques*, voire dans une véritable *ontologie des événements*, qui constituent autant d'approches possibles.

Celles qui seront brièvement présentées dans ces pages se caractérisent ainsi par un processus non pas de particularisation/généralisation, mais de singularité/complémentarité. Dans cette vue, la description que nous en donnons porte sur les manières dont les grammaires concernées s'ingénient à dégager des domaines explicatifs et descriptifs spécifiques, tout en facilitant variablement les transitions entre ces domaines par la production d'appareils non contradictoires. C'est donc d'un point de vue matériel et pratique que nous les aborderons, et non d'un point de vue *théorique*.

A contrario, qu'on nous permette de rejeter d'emblée l'éventualité d'une *grammaire discursive*, laquelle tient, à notre sens, à la même mesure que celle qui consiste à fabriquer une *grammaire textuelle*. S'il est bien entendu productif d'opérer une approche grammaticale des

faits de textualité (comme l'organisation textuelle par exemple ou la phoricité), il en est de même pour ce qui relève des approches grammaticales que l'on peut faire des éléments discursifs, sans pour autant envisager qu'une grammaire puisse prévoir la *bonne formation* des discours. C'est en cela que nous envisagerons non pas ce que construisent les grammaires, mais ce qui les distingue pour partie, et surtout ce qui les rapproche *en pratique*.

Qui pourra nier, devant les faits, que ce ne sont pas seulement les éléments linguistiques pris en compte pour la description qui sont variés, mais aussi les désignations métadiscursives, les représentations, ainsi que les cadres descriptifs? Alors que des cumuls s'opèrent entre ces champs de recherche, les similitudes qui existent entre les approches (mais aussi les *compilations* et les *extensions* qui leur reviennent), apportent, à cette apparente dispersion, plusieurs types de réponses concrètes.



chapitre 1

Constructions et opérations : *remarques générales*

1. Un paradigme difficilement contournable

Même si plusieurs manières d'envisager ce à quoi correspond un *syntagme* sont intervenues jusqu'ici, cette désignation demeure facilement généralisable, et apparaît à bien des égards comme appropriée en description. Nous aborderons le syntagme, assez simplement, comme une combinaison plus ou moins brève de mots instanciés. Les syntagmes coïncident donc en général avec des sous-ensembles, minimaux ou non, dans la phrase.

Convenons tout de suite que cette délimitation ne dispose pas de quoi satisfaire tout le monde (d'ailleurs, cela se peut-il?), d'autant qu'un syntagme, voire un mot, formera éventuellement une phrase à part entière. Cette insatisfaction concerne aussi le mot lui-même, qui correspond surtout à un élément graphique, et dont la consistance phonologique par exemple, quoiqu'opératoire (Delais-Roussarie, 2005), n'est pas complètement garantie. Cette marge de manœuvre explique pourquoi, dans certaines grammaires contemporaines, ce terme de *mot* ne fait pas forcément l'objet d'un engouement particulier.

La description des syntagmes, dans la phrase notamment, peut être établie à travers diverses représentations. Rappelons toutefois que, parmi les contributions linguistiques des années 1990 et 2000, nombre d'entre elles inscrivent le traitement descriptif des syntagmes dans le cadre analytique des constructions bien entendu, mais aussi des opérations (comme la prédication ou la quantification), et plus irrégu-

lièrement des significations co(n)textuelles. Concrètement, quand il s'agit de se questionner sur la production de sens, la prise en compte de cette complémentarité s'explique par le fait qu'en désignant les constructions en rapport avec les opérations qui les influencent, la description permet de cerner des emplois d'éléments spécifiques dans leur co-texte, éventuellement dans un certain contexte. Si, en outre, il s'agit aussi de rendre compte des points de vue représentés sur ces éléments, ainsi que du cadre allocutif dans lequel ils interviennent, le caractère polyphonique de ces opérations et de leur co(n)textualisation confronte le linguiste à une grande diversité de traitements possibles¹.

Nous ferons remarquer que Hjelmslev, en 1966, tout en reformulant les bases d'une linguistique permettant de décrire tous les événements possibles, autrement dit toutes les combinaisons possibles d'éléments, réaffirmera l'exigence de plusieurs cadres d'analyse. Or, il concédera bientôt que l'une des principales difficultés de la description linguistique réside dans le fait que les liens entre contenu et expression, texte et système sont « entrelacés » (1971). Pour autant, l'historiographie linguistique démontre, à l'appui notamment de Benveniste et de Guillaume, combien les traitements en partie singuliers, en partie complémentaires, du contenu et de l'expression, mais aussi de l'expression et de l'expressivité par exemple, garantit la productivité d'une linguistique que Hjelmslev lui-même place au centre des sciences humaines (cf. Bronckart, 2008).

Dans le cadre phrastique, nous poserons que, parmi les faits qui suscitent généralement un traitement descriptif par domaines (plus

1. La question de la polyphonie concourt à plusieurs égards à l'identité d'une linguistique européenne, en partie francophone. Outre les travaux de l'équipe Praxiling (Montpellier) et bien sûr de la Scapoline, ce sont bien d'autres encore qui, de manière programmatique ou non, contribuent à ce questionnement et cette identification. En témoigne notamment la réaffirmation des liens entre polyphonie et dialogisme, sur lesquels sont revenus dernièrement Bres, Haillet, Mellet, Nölke & Rosier (2005), ainsi que le Centre d'Études Linguistiques des Textes et des Discours (CELTED) de l'Université de Metz (Metz, 2008), plus récemment. Un certain nombre d'autres initiatives étant intervenues auparavant, comme celle des équipes LASELDI et CLA en 2006 sur les constructions verbales en lien avec la production de sens, il est inenvisageable de les résumer ici, d'autant qu'il conviendrait de les confronter à la petite révolution que représentent les *positionally sensitive grammars* (Schegloff, 1979), qui sont ouvertement discursivistes et apportent un cadre pour le moins favorable aux approches intonosyntaxiques des faits linguistiques.

ou moins cumulatifs), ceux qui relèvent des constructions d'une part, et des opérations d'autre part, en sont quoi qu'il en soit les plus familiers.

Effectivement, la *construction* rassemble, au sens grammatical, plusieurs spécificités. Elle suscite un traitement proprement syntaxique (une construction est par exemple directe ou indirecte, attributive, prépositive), et dans une autre mesure à la fois syntaxique et phonoprosodique (en étant liée ou détachée), ou encore syntaxique et sémantique (en étant réciflexive, reduplicative, exceptive). Les *opérations* linguistiques, de leur côté, concernent plusieurs dimensions simultanément, ce qui apparaît bien entendu dans les cas de la détermination et de la quantification, mais aussi, plus particulièrement, dans celui de la prédication.

Cette opération, en marge des significations variées qu'on lui attribue, a fait l'objet de remarques similaires, et moins contradictoires qu'il n'y paraît, dans plusieurs productions de premier plan. On peut certes regretter des cas évidents de mésemploi, mais le terme lui-même s'appuie sur des conceptions analogues qui n'ont rien de négligeable. Cela se justifie d'autant plus que le paradigme *prédication/prédicativité* demeure assez stable en linguistique. Ainsi, s'il est question par exemple de non-prédicativité ou d'omniprédicativité dans diverses publications, les expressions de non-prédication, d'omniprédication ou encore de perte de prédication ne semblent pas sollicitées, ce qui n'est bien entendu pas sans fondement².

Il semble opportun, dans cet esprit, de souscrire à la possibilité d'une conception unifiée de la prédication. Cela implique que nous l'envisagions non pas comme un ensemble de caractéristiques propres à certains *constituants*, mais comme une (mise en) relation hiérarchisée d'éléments discursifs, ce que corroborent les différences de traitements qu'établissent de nombreux linguistes entre structures syntagmatiques

2. Il y a une facette assez embarrassante dans le terme d'omniprédicativité, peut-être moins chez Launey (1992) d'ailleurs, que chez d'autres auteurs qui en font un *allant-de-soi* typologique sur lequel ils n'estiment pas avoir à revenir. Certes, il existe une prédicativité nominale ou adjectivale dans des langues – comme le français – que personne n'envisagerait de classer comme « omniprédicatives », alors que d'autres langues, à première vue moins « verboprédicatives », exigent dans ce domaine des explications plus abouties. L'embarras dont nous parlons renvoie donc moins à l'opportunité descriptive du terme qu'à son caractère classificatoire en linguistique typologique.